

une affection caractéristique des bourses synoviales, mais bien plus fréquente dans les synoviales articulaires et tendineuses que dans les bourses sous-cutanées.

70 Les affections des bourses synoviales des tendons présentent, avec celles qui précèdent, la plus grande analogie; cependant l'étendue de surface beaucoup plus considérable des bourses tendineuses, les brides fibreuses qui les étirent de tous côtés; enfin, le voisinage des synoviales articulaires, ou même les communications directes des cavités articulaires ou tendineuses, toutes ces circonstances sont de nature à aggraver le pronostic. Les bourses des gâines tendineuses sont aussi exposées à partager les lésions des organes placés à leur voisinage: les contusions, les fractures, les entorses, les luxations accompagnées de distension ou de déchirures des tendons, sont pour les bourses tendineuses l'occasion de lésions diverses et généralement graves. Au nombre des affections spéciales à ces organes nous signalerons: 10 les plaies et contusions, qui sont l'origine des mêmes désordres que nous avons signalés dans les bourses sous-cutanées; 20 l'inflammation, qu'on a vue survenir, soit par cause traumatique, soit par cause interne. Cette inflammation produit, comme dans le cas précédent, un tumeur oblongue plus ou moins volumineuse, plus ou moins apparente, selon la région qu'occupe la bourse tendineuse affectée, accompagnée d'une douleur ordinairement légère et d'un sentiment de chaleur diffuse dans la partie malade. Une gêne dans les mouvements de l'articulation la plus rapprochée est encore une conséquence de la lésion inflammatoire des bourses tendineuses; 30 les tumeurs enkystées inflammatoires des bourses tendineuses, qui sont un des modes de terminaison de l'inflammation chronique de ces organes; 40 les kystes synoviaux, dont le siège principal est au poignet, quoiqu'ils aient été observés en diverses autres régions. Ces kystes, désignés par Dupuytren sous le nom de kystes séreux hydatiques, par MM. Velpeau, Bauchet et Michon sous le nom de kystes tendineux, et par M. Gosselin sous la dénomination de kystes hydropiques, sont des tumeurs enkystées non inflammatoires des bourses tendineuses du poignet, du tarse, du creux poplité, de l'épaule, etc. Le liquide contenu dans les poches est séreux, visqueux ou gélatiniforme; il contient une quantité variable de petits corps solides, hémiformes ou riziformes, c'est-à-dire ressemblant à des grains d'orge ou à des grains de riz, quelquefois de grosseur moindre, quelquefois de grosseur plus considérable, libres ou pédiculés dans la cavité de la bourse; la présence de ces granulations donne lieu à une crépitation particulière, qui fournit un moyen précieux de diagnostic. Ces kystes constituent des affections sérieuses, qui entravent le jeu des articulations voisines de la bourse affectée; ils peuvent se terminer par ulcération et suppuration, à moins que l'art n'intervienne; 50 les kystes partiels ou ganglionnaires, ganglions, kystes synoviaux articulaires et tendineux. Ceux-ci diffèrent des précédents, en ce qu'ils ont lieu d'envahir toute l'étendue d'une bourse tendineuse, ils se forment dans une partie très-circoscrite d'une membrane synoviale. Nous les signalons ici comme affection des bourses muqueuses, parce qu'il arrive en effet que ces kystes se forment quelquefois dans les dépendances synoviales tendineuses; mais il est beaucoup plus fréquent de les rencontrer dans les prolongements des synoviales articulaires; à ce titre, leur histoire appartient plutôt à la pathologie des synoviales; 60 enfin, on a signalé, comme affections plus rares, le développement, dans la cavité des bourses tendineuses, de concrétions calcaires et tuberculeuses, de productions squirrhéuses ou cancéreuses, ou même de lipômes, produits par l'hypertrophie anormale des pelotons adipeux dont nous avons signalé l'existence, au sein des bourses synoviales tendineuses et articulaires.

Le traitement des affections des bourses muqueuses est à peu près exclusivement chirurgical et topique. Les plaies et contusions, toutes les fois qu'on redoutera le développement des accidents inflammatoires consécutifs, seront traitées par les applications émollientes et résolutives, les antiphlogistiques légers et locaux; si le pus se forme dans l'intérieur de la poche, il faut lui donner une large issue, et, par la cautérisation intérieure, provoquer l'inflammation adhésive, qui a pour conséquence l'adhérence des parois du foyer. Les vésicatoires, les frictions iodées, l'écrasement et la compression méthodique conviendront mieux dans l'hygroma chronique et les kystes séreux; si ces moyens échouent, on emploiera les injections iodées et le séton à fils multiples; l'ablation de la poche, opération presque toujours dangereuse et souvent impraticable, doit être généralement rejetée.

III. — BOURSE OU BANDAGE EN BOURSE.

V. BANDAGE.

— Art vétér. Dans le choix du cheval, il est important de tenir compte des bourses et des testicules, qui doivent être modérément pendants, mais non relâchés. Plus les testicules sont volumineux, plus l'aptitude des animaux à se reproduire est grande. Les chevaux qui n'ont aucun testicule apparent sont inféconds, et cependant ils recherchent les juments. Cela a d'autant plus d'inconvénients qu'on ne peut pas les castrer, puisque les tes-

ticules sont restés dans la cavité abdominale ou dans le trajet inguinal. Chez les animaux faibles, les testicules diminuent de volume ou manquent de développement. Le volume anormal de ces organes est souvent le résultat d'un coup ou d'une pression; d'autres fois, c'est le signe d'une maladie générale, de la morve, par exemple. C'est là un symptôme grave, qu'il faut prendre en sérieuse considération. On rencontre quelquefois au scrotum des abcès et des hydropisies. Si ces affections sont locales, elles sont peu dangereuses; mais il n'en est plus de même lorsqu'elles sont un des symptômes de maladies générales, comme l'anasarque ou l'ascite.

La région des bourses, chez le bœuf, varie suivant l'époque de la castration et suivant le mode opératoire mis en usage. Si l'animal a été bien tourné, on retrouve les testicules atrophiés. Cette région est un des points de manquement que les bouchers consultent pour s'assurer du degré de graisse de l'animal. En avant de cette partie se trouvent quatre petits mamelons, qui sont les représentants de ceux de la vache.

Bourse (LA), par M. Bozérian, avocat (2 vol. in-8°). Cet ouvrage, publié en 1859, a été accueilli avec un égal empressement par les hommes de droit et par les financiers. C'est qu'en effet, l'honorable auteur a réuni tous les documents qui pouvaient éclairer la religion du magistrat et de l'avocat, en indiquant aux banquiers et aux agents de change leurs droits et leurs obligations. Présenter le tableau de la Bourse et de ses dépendances, de son personnel, de la nature et du mécanisme des opérations qui s'y traitent; rapprocher de ces faits les dispositions, le caractère et le but des lois diverses qui régissent la matière, et examiner sous le rapport doctrinal toutes les difficultés juridiques; constater l'état et les phases de la jurisprudence sur chacune des questions importantes; apprécier les opérations de Bourse au point de vue de notre organisation politique, économique et sociale; enfin, signaler les vices de notre législation et indiquer quelques-unes des modifications dont elle lui paraît susceptible: tel est le plan que s'est tracé M. Bozérian. Sa description des opérations de Bourse et de leur mécanisme est très-nette, ainsi que celle des procédés et des combinaisons de la spéculation et de l'agiotage. Malgré l'aridité des détails et des chiffres qui s'y mêlent nécessairement, on suit facilement les explications de l'auteur, dont le langage reflète l'énergie des luttes dont il fait comprendre la stratégie si périlleuse et si compliquée. M. Bozérian consacre une partie importante de son traité à l'étude de cette grave question, qui, depuis quelques années, s'est produite un peu partout, à la tribune, dans la presse, en chaire, au théâtre, de l'influence de la spéculation et de l'agiotage au point de vue du crédit, de l'économie politique et sociale et des mœurs publiques. M. Bozérian se constitue en tribunal, et résolvant, après un examen approfondi, tous les moyens invoqués contre toutes les spéculations de Bourse d'une part, et l'autre, tous ceux qu'on a produits en faveur de la liberté des transactions commerciales, il prononce un jugement qui, réservant les questions de moralité publique et d'intérêt général, admet une sorte de compensation dans l'impulsion nouvelle, dans l'extension considérable que la Bourse a donnée à notre industrie. Il y a dans cette discussion un souffle de cet esprit généreux qui, depuis quarante ans, féconde et développe toutes les idées de progrès et de prospérité. On sent, sous les formes sévères de son argumentation, cette ardeur, cet élan qui caractérisent les économistes pratiques. M. Bozérian s'inquiète peu de ces grands désastres de Bourse qui, de temps à autre, effrayent le monde financier. Il comprend et fait comprendre qu'il faut, avant tout, au commerce et à l'industrie, ce grand jour de la publicité, et, comme on l'a dit, ce feu des enchères publiques, indispensable à une opération naissante. Le capital est craintif; il faut l'attirer, le séduire. La Bourse est le meilleur moyen de mettre en lumière les nouvelles créations du génie industriel. Que si certains abus viennent parfois rendre plus nuisible qu'utile cet agent de publicité, il ne faut pas s'arrêter à ces imperfections inhérentes à toutes les créations humaines. Les effroyables désastres dus au feu ont-ils jamais fait naître l'idée de le supprimer? M. Bozérian est de l'école moderne, de cette brillante pléiade d'économistes qui compte Jean-Baptiste Say, Blanqui, Michel Chevalier, Rossi, Courcelle-Seneuil parmi ses membres, et qui, comprenant toute la valeur et toute la portée politique et sociale d'un système, sait, en donnant une institution utile au pays, en prévoir les inconvénients et les dangers.

Bourse (MANUEL DU SPÉCULATEUR À LA), ouvrage remarquable de P.-J. Proudhon. V. SPÉCULATEUR.

Bourse (LA), roman par H. de Balzac. V. SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE.

Bourse (LA), comédie en cinq actes et en vers, de M. Ponsard, représentée sur le théâtre de l'Odéon le 6 mai 1856. Connaissiez-vous ce grenier à foin, bâtard du Parthéon, dont parle Alfred de Musset; ce temple où chaque jour se chantent sur tous les tons des litanies à la pièce de cent sous; cet antre de l'agiotage, des tripotages financiers de tous

genres; ce casse-cou infernal; ce gouffre tourbillonnant, vertigineux qui vous attire; ce sanctuaire de la hausse et de la baisse, la Bourse enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom? C'est là que la fortune se livre tout entière à ses amours et à ses haines; c'est là qu'elle offre le spectacle de ses capricieuses préférences, de ses mystérieux retours, de ses coups de théâtre, des changements à vue qu'opère la toute-puissance de sa baguette féérique; et c'est à un épisode de cette grande comédie que M. Ponsard a voulu nous initier. Il commence par nous introduire dans le cabinet d'un des soixante prêtres assermentés du veau d'or, M. Delatour, et nous voilà, sans plus attendre, au beau milieu du jargon de la Bourse: banquiers, coulissiers, grands et petits faiseurs débilitent à l'envi des théories à donner la nausée, lorsqu'arrive le maître du logis, l'agent de change, qui revient de la Bourse. M. Delatour, resté seul, reçoit la visite de Léon Desroches, son ancien ami de collège, qui vient lui demander un service. Il vivait en province, dans sa propriété, et avait pour voisin un excellent homme, M. Bernard, père d'une charmante fille nommée Camille. Léon l'aime et est payé de retour; mais M. Bernard, dont la fortune considérable excite l'ambition, est sur le point de choisir pour gendre un certain comte de la Môle, qui possède un très-riche patrimoine. Un seul moyen restait à Léon pour l'emporter sur son rival, et il n'a pas hésité. Il a vendu son modestement avoir, et en apporte le prix, 60,000 fr., à son ami, pour qu'il le perde ou le décuple à la Bourse. Delatour fait nombre de sages réflexions à Léon, pour le détourner de ses folles idées; il le conjure de retourner d'où il vient:

La Bourse! mais ce sphinx, vers qui tu te fourvoies, Pour un Cédipe heureux, dévore mille proies.

« Va-t'en, Léon, ou bientôt le repentir entrera dans ton cœur, et te suivra partout et toujours. » Léon refuse de rien entendre; il aime Camille et la veut pour épouse; la fortune seule peut la lui donner: qu'elle prononce son arrêt, et, s'il n'est pas favorable, eh bien!

Autant mourir de faim que de vivre sans elle! C'en est fait! rouge ou noire, la roue tourne important dans ses évolutions inconscientes la vie ou la mort d'un homme: elle s'arrête enfin: Léon gagne 100,000 écus! Vous croyez peut-être qu'il va se hâter de boucher ses malles, et d'aller déposer aux pieds du père Bernard la fortune qui lui assure la main de Camille! Allons donc! la soif irrite la soif; puis, à force de boire, on se grise, et rien ne saurait désaltérer l'homme ivre. Léon se trouve en trop bonne veine pour s'arrêter; il partira lorsqu'il verra tourner la chance. Au même moment arrive le père Bernard, suivi de sa fille qui, ne pouvant se résoudre à épouser un homme qu'elle n'aimait pas, a décidé son père à venir à Paris chercher Léon, le seul homme dont elle consentira jamais à faire son époux. Léon se hâte d'annoncer que son patrimoine s'est considérablement accru, et M. Bernard est au comble de la joie, jusqu'au moment où il apprend que cette fortune est due à des spéculations de Bourse:

La source de ton gain m'en gâte le plaisir: Car le démon du jeu, que jamais on n'arrache, Dévore jusqu'aux os ceux auxquels il s'attache.

Mais Léon promet de se liquider sans délai, coûte que coûte; cela lui enlèvera peut-être une vingtaine de mille francs, mais n'importe! « Eh bien! si tu attendais un peu, insinue ce bon M. Bernard; il est inutile de perdre une telle somme de gaieté de cœur; et même si je savais... sans trop me hasarder... » Bref, le brave homme est pris, lui aussi, et donne carte blanche à Léon, pour qu'il lui fasse faire quelques opérations qui le mettent à même d'acheter certain pré qui borde le sien désagréablement. Voilà donc le beau-père et le gendre futurs pris à l'engrenage; de nouveau la roue va tourner, et Léon, penché sur le gouffre obscur du hasard, attend l'issue d'une partie dont sa fortune, c'est-à-dire Camille, est l'enjeu, car le père Bernard ne lui permet d'être joueur qu'à la condition qu'il gagnera toujours. C'est le moment de faire connaissance avec Reynold, que nous trouvons en tête-à-tête avec sa cousine Camille. Il l'aime, lui aussi, mais elle a donné son cœur à Léon, et ne peut plus disposer que de son amitié. Sur ces entrefaites, Léon rentre tout soucieux, et répond à peine aux paroles de sa fiancée; il vient de perdre 100,000 fr., et M. Bernard est de moitié dans cette première perte. Camille comprend le trouble de Léon; elle le sent possédé par le démon du jeu, et, à force de reproches caressants et de douces remontrances, elle parvient à le convertir. Léon fait serment de ne plus jouer, sous peine de renoncer pour toujours à celle qu'il aime; mais, hélas! un instant après, il apprend par Delatour que sa perte monte à 300,000 fr., sans compter 100,000 fr. pour le compte de M. Bernard; puis, au même moment, un ami vient lui annoncer la prise de Sébastopol, et lui affirmer la hausse pour la prochaine bourse. Que faire? il vient de jurer, et pourtant il lui serait si facile de regagner tout ce qu'il a perdu; et puis après, comme il se hâterait de dire adieu pour toujours à cette vie d'angoisses et de tortures:

O mes heures de paix, qu'étais-vous devenues! Que le sort prononce donc une dernière fois

sa parole de vie ou de mort! Les dés sont lancés; une sueur froide inonde le visage du joueur à l'agonie, qui attend son arrêt au milieu des angoisses intermittentes de l'espoir et du désespoir. Enfin Delatour arrive. La baisse a prononcé: Léon perd 300,000 fr., outre les 60,000 fr. de son patrimoine et les 100,000 fr. de M. Bernard. Adieu les douces joies du foyer domestique; adieu l'amour, adieu Camille! il faut encore subir les reproches amers et méprisants de M. Bernard, qui arrive juste à point pour apprendre son désastre. Quant à Camille, elle se contente de demander à Léon s'il a joué depuis son serment? et, sur le timide aveu qu'il fait de sa faute, en cherchant à l'excuser par le désir qu'il avait de couvrir la perte de M. Bernard: « Non, non, dit-elle:

Ne cherchez point d'excuse à la parole enfreinte; Sachant quelle j'étais, vous n'aviez nulle crainte. Le crime est tout entier dans le manque de foi. Un million gagné n'absoudrait rien pour moi. »

C'en est fait. Léon, repoussé par l'amour et par la fortune, va se donner la mort, et le pistolet est déjà dans sa main lorsque survient Reynold, porteur d'un message de la part de Camille. Léon le reçoit d'abord très-durement, car il ne voit en lui qu'un rival préféré; mais enfin il écoute le conseil que lui envoie Camille de chercher sa réhabilitation dans le travail, et l'offre que lui fait Reynold de l'aider à reconquérir sa propre estime en le mettant à même de faire quelque chose d'utile. Le dernier acte nous transporte auprès d'une mine de charbon, dont Reynold est le directeur, et Léon le contre-maître. Depuis un an, ce dernier a fait des prodiges de bon vouloir et de dévouement. La veille encore, il a sauvé dix ouvriers enterrés vivants par un éboulement; mais aujourd'hui il vient donner sa démission, car Reynold est sur le point d'épouser Camille, et Léon ne se sent pas le courage de voir aux bras d'une autre celle qui lui était destinée. Heureusement, Reynold est un brave cœur, et une grande âme; il voit bien qu'il n'a pas et ne pourra jamais effacer dans le cœur de Camille le souvenir d'un premier amour, et, simplement, sans phrases, il restitue à Léon le bonheur dont il s'est rendu digne par son repentir. Camille pardonne, et le père Bernard, bien qu'enragé d'un peu de voir « ces sottises sublimes », finit par sourire à son ancien voisin, et donne son consentement et sa bénédiction.

Il n'y a évidemment dans tout cela aucune originalité bien saisissante; mais tous les personnages sont empreints d'un tel cachet de vérité qu'ils finissent par s'imposer à l'égal de types réels et par en prendre le relief. La figure de Camille, cette puritaine énergique et charmante, qui sait gronder sans pédantisme, et dire simplement les grandes choses, est de la famille des héroïnes de Corneille; son fiancé Léon fait un frappant contraste avec l'honnête et généreux Reynold; et quant au père Bernard, il sait être comique sans vulgarité, et franchement bourgeois sans exagération, ce qui est un mérite réel. En résumé, la Bourse est une œuvre sincère et honnête, sagement pensée par un homme de cœur, et sagement construite par un poète véritable. Quoi de plus noble que cette apostrophe, qu'adresse (au premier acte) un paysan aux loupes-cerviers de la Bourse:

Messieurs, ces beaux projets, qui vous semblent plaisants, Ne nous arrangent pas, nous autres paysans. Tout l'argent va chez vous, et les propriétaires N'en peuvent plus trouver pour cultiver leurs terres. Par exemple, voulant dessécher des marais, Je cherchais un emprunt, même à gros intérêts. Ah! oui, le capital, à nos champs infidèle, S'envole vers la Bourse, où la prime l'appelle, Et chez les étrangers fait pleuvoir les milliards. Sans qu'il en tombe un sou parmi nos campagnards.

Au cinquième acte; un ouvrier mineur vient complimenter Reynold à l'occasion de son mariage, et s'exprime en ces termes:

Monsieur, excusez-nous: on nous a fait savoir Que votre fiancée arriverait ce soir. Et, nous sentant déjà de l'amitié pour elle, Nous apportons des fleurs à cette demoiselle. Dame!... on ne trouve pas chez nous des élégants, Et nos doigts sont trop gros pour entrer dans des gants.

Peut-être qu'en touchant à leurs blanches toilettes Notre main a noirci ces petites coquettes; Mais les fleurs, m'est avis, ne sentent pas moins bon, Quand même sur leur robe elles ont du charbon; C'est comme nous, monsieur, par-dessous la poussière,

Le cœur est bon, encore que la main soit grossière.

Le 15 juin 1856, M. Ponsard recevait la lettre suivante, datée du palais de Saint-Cloud: « Monsieur, vous avez cru, après la première représentation de la Bourse, devoir vous dérober aux félicitations du public et aux miennes. Aujourd'hui, l'envoi de votre pièce me donne l'occasion de vous les adresser, et je le fais bien volontiers, car j'ai été vraiment heureux de vous entendre flétrir de toute l'autorité de votre talent, et combattre, par l'inspiration des sentiments les plus nobles, le funeste entraînement du jour. Je lirai donc votre pièce avec le même plaisir que je l'ai vu jouer. Persévérez, monsieur, votre nouveau succès vous y engage, dans cette voie de moralité, trop rarement peut-être suivie au théâtre, et si digne pourtant des auteurs appelés, comme vous, à y laisser une belle réputation. Croyez à mes sentiments. NAPOLÉON. » L'homme de